

Blessé pour la deuxième fois

Souvenirs du lieutenant-colonel Hervé ARZEL
ancien commandant du 3e escadron en Algérie



En opération au nord-est de Tlemcen, Hervé Arzel, capitaine commandant le 3e escadron du RICM est blessé en entraînant ses hommes à l'assaut d'une bande rebelle.

Blessé une première fois en Indochine à dix ans d'intervalle, c'est sa seconde blessure.

Mieux que tout autre, il peut mesurer le chemin parcouru par le Service de Santé, ainsi que les progrès réalisés dans les évacuations sanitaires.

Fin 1958, il ne restait plus qu'un groupe de fellaghas dans les montagnes à l'est de Tlemcen. Devant l'inefficacité des grandes opérations menées à l'échelon de la 12e division militaire pour débusquer ces rebelles, le colonel Deysson, commandant le RICM et le secteur de Saf-Saf, décide de prendre à son compte le nettoyage du secteur en mettant à terre tous ses escadrons.

Pour moi, c'était ma dernière opération de ce premier séjour en Algérie. J'avais en poche une permission de détente qui devait me permettre d'assister à la naissance de mon fils (qui naîtra le 18 décembre 1958) et, par la suite, de rejoindre Saumur le 5 janvier 1959 pour le stage des capitaines.

Je considère malgré tout avoir eu une certaine chance d'être blessé un jour pair. C'était le 10 décembre 1958. Non...! Ne croyez pas qu'il m'en soit resté un grain, mais les jours impairs les blessés étaient évacués sur l'hôpital militaire où venait d'arriver comme chirurgien un jeune médecin-aspirant. Les jours pairs, c'était l'hôpital civil qui recevait et il y avait là un chirurgien chevronné, le docteur Roy, ancien des campagnes d'Italie et de France. La veille au soir, nous avions bavardé, à l'occasion d'une visite à mes hospitalisés... mais nous le retrouverons après le récit de l'action qui me valut cette blessure et que j'emprunte pour partie à *Tropiques* revue des troupes d'outre-mer de février 1959, mon état ne m'ayant pas permis d'assister à toute l'opération.

Donc, le 10 décembre 1958, une opération de fouille est organisée dans une partie du massif d'Ifri, au nord-est de Tlemcen. Y participent les escadrons du RICM, des éléments du 22e RIMa, du III/7e RI et du 6e BT.

Dès le lever du jour, l'échelon de fouille comprenant les escadrons de chars et d'auto-mitrailleuses du RICM progressent lentement, à pied, comme rabatteurs, vers le piège tendu par leurs camarades. Assez vite des signes et des traces de la présence des rebelles sont détectés. On redouble de vigilance et on explore le moindre recoin. Je franchis avec mon escadron, le troisième, le col du Ramlya. Nous abordons une vallée encaissée dont le fond étroit est rempli

d'une végétation d'épineux et d'arbustes très dense. L'éclaireur de tête, le pilote Baux, se baisse et ramasse dans les broussailles une sacoche de munitions qui vient d'être abandonnée. Je donne mes ordres, d'ailleurs très simples, et mes pelotons, auxquels s'est ajoutée la harka, les exécutent rapidement et avec précision pour encercler la zone suspecte.

Vers midi, je m'avance avec le quatrième peloton et la harka. Soudain, c'est le contact. Baux, toujours éclaireur de pointe aperçoit un fellagha : "Rends-toi !" Pour toute réponse, l'homme tire. Baux riposte et l'abat. Soudain à une vingtaine de mètres, un fusil-mitrailleur ouvre le feu et l'atteint en pleine poitrine. Tandis qu'un feu d'enfer se déchaîne, le caporal Chamboredon se précipite à son secours pour le panser, mais il est trop tard.

Je cède maintenant la plume à l'auteur de l'article cité :

« Le capitaine Arzel entraîne son peloton et la harka à l'assaut. Au moment où il tire un adversaire à bout portant, il voit surgir à trois mètres de lui un rebelle qui lui lâche son coup de fusil. Le bras droit broyé, il tombe, ramasse de la main gauche sa carabine et se traîne vers un rocher. Behrer, l'infirmier, bondissant à travers les balles, arrive à ses côtés et cherche à arrêter l'hémorragie. Le capitaine se ressaisit. Son radio est auprès de lui : "Ne demande pas de secours, ça va." Il reprend la conduite du combat et commande un nouvel assaut. Le harki Sediki, à côté de lui, a la main broyée.

"Mais le radio, le caporal-chef Rivron, cette fois-ci demande d'office l'hélicoptère. Le capitaine Garen du 2e escadron transmet. L'hélicoptère, en alerte, répond et se pose au milieu du combat. Spaletta, le toubib en descend et apprend seulement en l'apercevant que le capitaine est blessé. Bien qu'il soit d'une faiblesse extrême, il faut l'arracher à bras-le corps de la lutte qui fait rage; il arrivera sans connaissance à l'hôpital de Tlemcen et ne reprendra ses esprits qu'après une transfusion.

Pendant ce temps, le lieutenant Delille (du 3e escadron) récemment débarqué au régiment, a pris le commandement, concentrant tous ses feux sur la zone broussailleuse et menant froidement assaut sur assaut jusqu'à l'ultime résistance.

Il est 12 h 50. Le combat a duré près d'une heure. Des broussailles, on retire treize réguliers (douze morts et un blessé grave), un fusil-mitrailleur 24/29 avec ses neuf boîtes-chargeurs autour duquel gisent les cadavres de ses trois servants qui se sont relayés jusqu'à complète destruction, sept fusils de guerre, quinze kilos de munitions qui n'ont pu être utilisées. Hélas ! Nous comptons de notre côté un mort et trois blessés, dont le sergent Calais, qui, blessé à la face par grenade au cours du dernier assaut, refusera d'être évacué avant la fin de l'opération.

L'opération de fouille se poursuit en effet jusqu'à la nuit. Elle devait nous coûter encore la mort d'un pilote de char qui, levant un dernier rebelle au milieu de buissons profonds, fut mortellement atteint comme son adversaire. »

C'est ainsi que je retrouvais le docteur Roy plus vite que je ne le pensais. Il a tout fait pour m'éviter l'amputation du bras que par la suite le Val-de-Grâce a bien rafistolé, avec quelques greffes et beaucoup de temps.

A dix ans d'intervalle, j'ai pu apprécier les progrès apportés aux évacuations sanitaires.

En Algérie, l'hélico se posa à quelques mètres de moi, en pleine zone des combats et au milieu des rochers du Ramlya. Je me trouvais à l'hôpital de Tlemcen moins de deux heures après avoir été blessé.

En Indochine, j'avais mis trois jours pour rallier l'hôpital de Pleïku. Blessé par balle dans le genou, le mercredi 24 novembre 1948 vers midi, à Bong-Hong (Hauts Plateaux), je fus d'abord confié à un groupe de GI (Gardes indigènes, rien à voir avec les GI de l'US Army) que je ne connaissais pas et qui m'ont transporté deux jours durant sur un brancard de fortune pour atteindre Dak-Glé, le poste le plus proche. Franchissements sur troncs d'arbres, - véritables poutres d'équilibre - des fossés de défense du poste viet que nous venions d'investir (fossés hérissés de flèches de bambous); descentes de rizières en gradins de 1 mètre 20 environ; passages de rivières à gué ou sur ponts de singe; deux nuits en pleine brousse, hors piste.

Pas de liaison radio, bien sûr, à l'heure normale de vacation. Nous avions des postes anglais W19, très lourds, avec "gégène" à pédale. J'envoyais donc un message "en l'air" (c'est-à-dire sans savoir s'il serait capté par son destinataire), demandant pour moi une ambulance au poste de Dak-Glé. René Caron, notre futur petit co que je ne connaissais pas à l'époque, m'a rapporté (un jour que nous nous remémorions nos souvenirs) que le message fut capté sur le poste radio de la popote de Kontum où il se trouvait.

Une ambulance m'attendait à mon arrivée à Dak-Glé pour m'emmener à Pleïku, en passant par Dak-To, Dak-Sout, Kontum, communauté catholique au cœur des Hauts Plateaux où monseigneur Seitz, oncle de notre petit co, fut le dernier évêque de Kontum avant d'être expulsé par les Viets. J'arrivais tard dans la nuit à Pleïku et fus opéré dans la matinée du samedi 27 novembre 1948.